

Je vous parle d'un temps que les moins de septante ans ne peuvent pas connaître¹.

L'école était au centre du bourg, à cent mètres de la croisée des deux axes parcourant la commune. Elle était, naturellement, au point de rencontre des quatre bandes d'enfants qui, chaque matin, cheminaient vers elle à « galoches que veux-tu ²».

Pluie, vent, neige n'avaient d'autre effet que de modérer le caquetage de chacune des quatre cohortes en marche vers le savoir. Les jours de « devoirs mensuels », les grands se hâtaient moins. Au besoin, ils sauraient imputer leur retard à la nécessité d'attendre un petit du CP en mal d'affection maternelle. L'instituteur ne rouspèterait que pour la forme, amusé qu'il avait toujours été par l'espièglerie des gamins et indulgent pour des petites jambes ayant, pour certaines, cinq kilomètres à parcourir avant de franchir le porche de la maison d'école.

Il arrivait qu'une bande eût envie d'en attendre une autre. La jonction ne pouvait avoir lieu qu'au carrefour – la seule intersection des deux routes empierrées du bourg. À cet endroit, le mur du cimetière, haut de plus de trois mètres faisait office de surface d'affichage. Devant les vastes annonces aux couleurs éclatantes proposées par les cirques Amar ou Pinder, petits, moyens et grands faisaient provision de rêves. Ils seraient, une journée durant, dompteurs, trapézistes, magiciens... entre le problème à dix lignes de solution et l'exigeante conjugaison d'un verbe du troisième groupe de sens mystérieux et d'usage improbable.

Le porche de l'école franchi, les bambins saluaient l'instituteur avec le respect qu'il savait exiger. Monsieur Prévaud portait invariablement une longue blouse grise, tavelée de poussière de craie et strictement boudinée à la ceinture. Les enfants ne l'avaient jamais vu sans cet accoutrement qui le dotait d'une singularité redoutable. La présence d'un atroce petit carnet dépassant de la pochette de poitrine accroissait notoirement la défiance des bambins pour cette soutane laïque. Dans les pages de ce détestable calepin étaient, en effet, méticuleusement consignées toutes les punitions, bases indispensables d'un bon enseignement et d'une bonne éducation.

Les gamins entraient en classe. Qu'ils auraient aimé qu'une des fées du monde fabuleux des petits accélérât le rythme des battements des ailes du temps ! Tous n'avaient en tête que le moment béni où ils franchiraient le seuil dans l'autre sens. La dictée les attendait. Redoutable ! Tapie comme une sale bête parmi le fatras des papiers qui encombraient le bureau du maître. Ce serait, encore, un fragment de Joseph Cressot, Alain Theuriet ou Gabriel Maurière, auteurs au talent reconnu pour hérissier leurs textes des chausse-trapes les plus pernicieux. Il aurait fallu un flair de chien truffier pour débusquer l'inévitable imparfait du subjonctif tapi entre les passés (dits) simples comme une bécasse dans un sous-bois. Omettre de l'estampiller de son accent circonflexe, c'était commettre une offense suprême à la langue française ! La correction se soldait impitoyablement par une kyrielle de mots et de règles à copier. Trop nombreux, ces pensums risquaient sérieusement de différer le moment du départ le soir. Horreur absolue ! « Punitions intelligentes ! » clamait le maître, persuadé que « la méthode sévère » proposée par Alain était la panacée en matière de pédagogie.

17 heures ! Enfin ! À grands crissements de plumes Sergent-major, chacun s'était acquitté de ses obligations orthographiques. Nul ne voulait manquer le départ de la bande.

¹ Charles AZNAVOUR « La bohème » 1965 - Paroles de Jacques PLANTE, légèrement modifiées.

² Maurice FOMBEURE (1906 – 1981) : Les écoliers

Monsieur Prévaud libérait d'abord les quelques élèves prenant la direction de Marquetau. Il conduisait ensuite le reste de sa classe jusqu'au carrefour. Il contrôlait un long instant le bon départ dans les trois directions : vers Fosse, vers Montfort et vers Igné (hameaux plus importants que le bourg lui-même). « *A demain ! Ne musardez pas en route !* » Pour ne pas être surpris en flagrant délit d'impolitesse, chaque enfant tentait de clamer plus fort que son voisin son « *au revoir Maître !* » Aussi loin que portait sa vue, l'enseignant s'assurait que sa troupe de chenapans ne commettait ni incartades ni imprudences. Dès qu'elles se savaient hors de portée du regard magistral, les trois bandes se disloquaient. Les chasseurs en herbe retrouvaient leurs lance-pierres dissimulés dans des cachettes secrètes. Il aurait été trop risqué d'introduire un objet aussi précieux dans l'enceinte de l'école. L'acuité visuelle du maître était bien trop exercée et la confiscation était sans appel. Pour les moineaux, pinsons et merles, la récréation était terminée. Il leur fallait, précipitamment et à tire d'aile, s'éloigner du chemin des écoliers. Certains y laissaient, parfois, quelques plumes.

Les filles, de leur marche lente mais régulière, imposaient le rythme de progression du groupe. Grâce à elles, les garçons savaient s'ils disposaient d'assez de temps pour contourner une haie ou s'ils devaient rappliquer en vitesse. Qu'ils fussent entrain de traquer une alouette ou un verdier, ils gardaient un œil sur elles. Un jour, une nouvelle, un peu pimbêche, crut bon de ne pas lanterner comme ses compagnes. Elle arriva au hameau de Fosse avec une belle avance mais ne fut guère *avancée*, le lendemain, lorsque Paulin accrocha sa petite culotte à la cime d'un arbre dans lequel il était grimpé sous les regards ébahis et admiratifs des petits.

Lassés de manquer leurs cibles, les terreurs de la gent ailée ralliaient le groupe. La proximité d'autrui enhardissait suffisamment chacun pour qu'on abordât, à bâtons rompus, l'actualité saisie par bribes aux détours des conversations des adultes. Il suffisait ensuite à nos jeunes limiers d'assembler les éléments recueillis pour reconstituer les évènements que leurs parents s'étaient appliqués à leur dissimuler. L'inépuisable imaginaire des bambins complétait aisément les lacunes laissées par les propos des grands. Tous avaient réussi à comprendre que le père Fortier avait tiré deux coups de fusil dans ses contrevents mystérieusement secoués au beau milieu d'une nuit... L'information ne manquait pas de sel. Elle méritait qu'on l'enrichît. Chemin faisant, on en vint à se persuader que le bonhomme avait utilisé des chevrotines à sanglier. L'éventualité que le curé Tronçais eût béni les cartouches n'obtenant pas l'unanimité, on en débattit encore et encore. Tous décrivaient, avec un pittoresque consommé, le père Fortier jaillissant sur le seuil de sa porte, liquette au vent, bonnet de nuit de travers sur la tête et fusil fumant à la main. Ils avaient copieusement élucubré sur l'origine du bruit que le pourfendeur de fantômes soutenait avoir perçu. Les plus grands n'eurent pas de difficultés à convaincre les petits que ce ne pouvait être que le croquemitaine qui s'ébrouait dans le puits tout proche. Depuis qu'ils savaient marcher, leurs parents n'avaient cessé de les mettre en garde contre les tentacules de ce monstre qui attrapait les enfants par-dessus les margelles.

Il y a peu, à la Société, quelques anciens narraient encore une aventure survenue lors d'un retour de l'école. On était évasif quant à la date. On se souvenait tout juste que c'était à l'époque où les ageasses font leurs nids au milieu des haies d'aubépines. Ce jour-là, comme d'habitude, la bande de Fosse s'éparpilla dans le bois des Brûlis. Tous recherchaient le frisson que procure l'essor brutal d'un faisan ou le jaillissement plus feutré d'un râle des genêts.

Soudain, un retentissant « *beleubeleubeleu...* » venu de nulle part rassembla promptement les gamins effarés, autour de Paulin. Quel animal avait bien pu émettre un tel cri ? C'était comme un immense bêlement mais d'une amplitude d'autant plus inquiétante que venait d'être évoqué le croquemitaine du père Fortier. Du taillis provenaient maintenant des froissements de branches fléchissant sous un impact indéterminé. Le chef, qui savait toujours prendre la décision appropriée à toute situation, n'hésita pas. Il prit ses jambes à son cou. Étant le plus grand, il conserva la tête de cette débandade jusqu'à l'entrée, à bride abattue, dans le hameau. Compte tenu des différences d'âge, l'arrivée se fit en ordre dispersé. Les adultes n'eurent droit qu'à d'évasifs fragments de réponses à leurs interrogations au sujet d'une telle avance sur l'horaire habituel. Lorsqu'on est courageux comme voulaient le laisser accroire tous ces garnements solidaires, il est bien délicat de justifier une fuite provoquée par un moment de frayeur.

Au départ, le lendemain matin, aucune unité ne manquait à la bande compacte qui longea silencieusement le bois des Brûlis. Tous les regards convergeaient vers le cœur du bosquet. Aucun son importun ne perturba le bel agencement de la petite troupe. Paulin se félicita de s'être, une fois de plus, conduit en grand stratège.

L'idée de demander l'avis du maître fut rapidement abandonnée et même proscrite. Ne profiterait-il pas du trouble qu'il ressentirait chez ses élèves pour les accompagner jusque chez eux ? Dès qu'il flairait une anomalie dans un groupe, il s'imposait pour l'escorter. La semaine précédente, il lui avait suffi de surprendre quelques paroles au sujet d'un nid de pie difficile d'accès et de constater quelques égratignures sur les genoux de Roquembois pour qu'il s'invitât à faire un brin de conduite aux enfants d'Igné. Non ! Il ne saurait rien. La nouvelle qui avait des difficultés à intégrer les manières de la petite clique reçut un avertissement qui la fit rougir jusqu'aux oreilles.

Paulin décida qu'au retour de l'école, on battrait le bosquet à la manière des rabatteurs traquant chevreuils et sangliers. Exceptionnellement, les filles suivirent les garçons qui avaient bien besoin d'elles pour afficher un courage plutôt défaillant. Ils frappaient arbres et arbustes de leurs bâtons, plus pour combattre un silence forcément suspect que pour risquer de *lever* la bête. Ils arrivèrent enfin au bout du bois. D'un fourré, ils n'avaient fait fuser qu'un lièvre presque aussi épouvanté que ses traqueurs.

Durant les jours qui suivirent, on ne parla plus de battue au grand soulagement de tous. A l'aller comme au retour, en abordant le lieu fatidique, imperceptiblement, chacun se rapprochait de l'autre, l'oreille aux aguets.

Sur ce chemin de l'école...

*On y racontait des histoires
Si merveilleuses qu'aujourd'hui,
Dès que je commence à y croire
Je ne sais plus bien où j'en suis.³*

³ Maurice CAREME : La lanterne magique – 1947